

EDMOND BERNUS

COLPORTEURS DE CHARMES MAGIQUES : LES IKADAMMATAN

«Mendiants et charlatans professionnels ...», ils partent « ... chaque année débiter leurs formules magiques et vendre leurs talismans ensachés de cuir rouge jusque dans le Bas-Dahomey » (Thiellement 1949 : 90). «C'est une tribu de véritables bohémiens amoureux de voyages, mais revenant chaque année dans l'Azawak. Les hommes quittent la subdivision nomade vers le mois de décembre pour aller faire du charlatanisme et de la magie vers Dakar, Cotonou, Lagos et la Côte-d'Ivoire» (Vilmin 1944). «Je voulais aussi que les Ikadaman terminent de payer leur impôt avant de partir comme chaque année ...» (Thiellement 1947 : 90). Ainsi sont décrits les Ikadammatan (Ikadaman ou Kadamaten), tribu du premier groupe de la subdivision nomade de Tahoua¹, par deux administrateurs de la période coloniale, étonnés par cette migration spécialisée qui les oblige à tenir compte pour la levée de l'impôt de cet absentéisme saisonnier. A 550 km de là, sur la rive droite du fleuve Niger, un autre administrateur (Larue 1951), dans son rapport sur le groupement Logomaten-Tinguereguedech qui vit dans l'arrondissement de Téra², fait un constat semblable sur les Ikadammatan qu'il est chargé de commander : «Toute la fraction se rend en Gold Coast après les récoltes : ventes de gris-gris, de versets du Coran, de médicaments. Les Kadamaten sont également devins.» Faisant partie de «confédérations» touarègues différentes, séparées par un fleuve et par plusieurs centaines de kilomètres, insérées l'une en zone pastorale, l'autre en zone agropastorale, les deux tribus ikadammatan participent à une même tradition de colportage religieux dans des pays variés toujours éloignés des campements où restent leurs familles³.

1. Aujourd'hui arrondissement de Tchintabaraden dans le département de Tahoua (Niger) : ils étaient 2 585 au recensement de 1976 (Bernus 1981 : 349).

2. Arrondissement de Téra, département de Niamey : ces groupes d'agropasteurs sont gérés aujourd'hui par le poste administratif de Bankilaré : ils étaient 581 en 1961.

3. Dans cet article, seuls les Ikadammatan de Tahoua seront décrits, car ce sont leurs campements que nous avons visités, et ce sont ceux de Tahoua que nous avons interrogés au cours de leur voyage. Rappelons qu'ils appartiennent au premier groupe de Tchintabaraden, et qu'ils dépendent de la chefferie des *imajeghan* Irreulen.

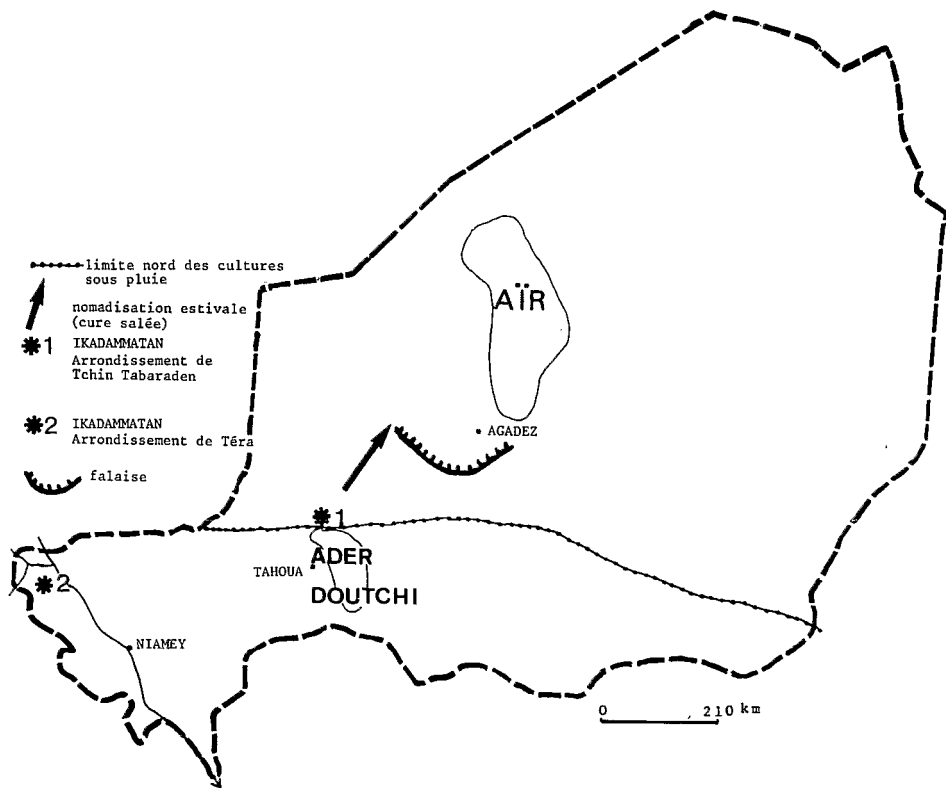


Fig. 1 La double implantation des Ikadammatan au Niger

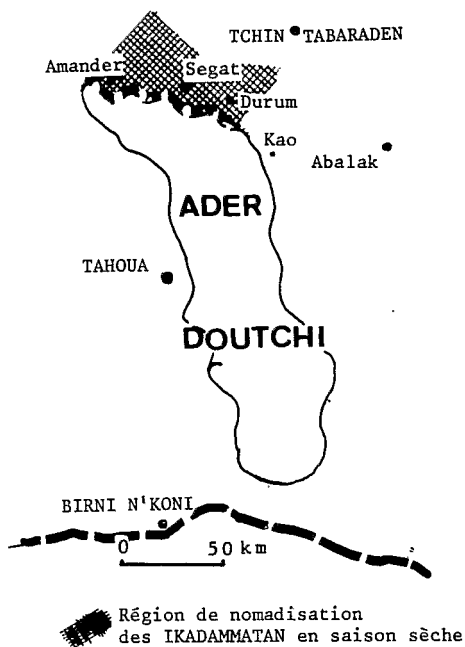


Fig. 2 Zone de nomadisation en saison sèche des Ikadammatan au nord de Tahoua

Les migrants saisonniers

Lorsque les campements ont regagné leur territoire de saison sèche au retour de la «cure salée», au cours de laquelle les familles ont accompagné leurs troupeaux vers le nord, les hommes jeunes et mûrs se préparent au voyage. Ils n'ont pas encore définitivement arrêté leur itinéraire, ni leur destination finale : ils quittent le campement à chameau pour se rendre à Tahoua, et des parents qui les ont accompagnés ramènent les montures. De là, ils prennent des camions qui les conduiront vers des villes-relais, Birni n'Konni d'abord. En cours de route ou sur l'autogare, ils peuvent se décider à ne pas retourner dans le pays qu'ils avaient visité l'année précédente, même s'ils en avaient fait le projet, en apprenant que l'accueil réservé aux étrangers s'est modifié ou que la situation économique ou politique s'est dégradée.

Un jeune homme d'environ 25 ans, de passage à Niamey en 1968, nous a raconté ses voyages. Après avoir suivi un enseignement coranique dans son campement des environs de Segat (80 km au nord de Tahoua), où il garde veaux et chamelons, Sidi Mokhammed est parti à 15 ans avec son père pour son premier voyage : pendant dix ans, ils ont parcouru ensemble l'Afrique en quittant chaque année pendant quatre à cinq mois leur famille pour y revenir au début de la saison des pluies. Ces premiers voyages furent des voyages initiatiques au cours desquels le père introduisait son fils dans des pays étrangers, lui ouvrait les portes de familles connues, lui montrait quels comportements adopter pour susciter la confiance des populations sensibles à tel ou tel aspect de leur «savoir», et lui apprenait plus généralement les pratiques de ce commerce magico-religieux. Pendant les premiers voyages Sidi Mokhammed ne portait pas encore le turban : c'était donc un jeune homme au visage découvert qui ne pouvait pas agir pour son propre compte sans le support d'un homme d'expérience. Il reçut son turban vers 18-19 ans, c'est-à-dire trois à quatre ans après son premier voyage : sa qualité nouvelle de voilé (*amangad*), marque du passage à l'état adulte, ne lui donna pas encore la possibilité de se priver de l'appui de son père et de tenter l'aventure avec des camarades de sa génération. Ces voyages, même dans cette situation de dépendance, lui rapportèrent de l'argent, lui permirent, après le septième, de payer la *taggalt* (compensation matrimoniale en animaux, donnée aux parents de la future épouse) et de se marier. Voici la liste des voyages et de l'argent rapporté par chacun d'entre eux : ces données ont été recueillies au cours d'une enquête rétrospective⁴ qui, comme telle, est sujette à caution, soumise aux oublis et aux corrections a posteriori.

4. Enquête menée en 1968 à Niamey, sur des voyages effectués de 1957 à 1967.

	Itinéraires	Gains en argent
1 ^e voyage	<i>Birni n'Konni — Parakou — Accra</i>	2 000 F CFA
2 ^e "	<i>Bamako — Dakar — Mauritanie</i>	12 500
3 ^e "	<i>Birni n'Konni — Parakou — Accra</i>	6 000
4 ^e "	<i>Niamey — Kumasi — Accra — Takoradi</i> <i>retour par Lomé — Dogon Doutchi</i>	15 000
5 ^e "	<i>Niamey — Bamako — Dakar</i>	0 rien
6 ^e "	<i>Birni n'Konni — Dosso — Lomé — Accra</i>	25 000
7 ^e "	<i>Birni n'Konni — Dosso — Lomé</i>	40 000
8 ^e "	<i>Birni n'Konni — Accra</i>	35 000
9 ^e "	<i>Niamey — Bamako — Dakar</i>	seulement gain en nature
10 ^e "	<i>Birni n'Konni — Dosso — Parakou —</i> <i>Accra — retour par Cotonou</i>	50 000

Il semble, d'après ces indications, qu'au cours de ces dix années les profits aient été supérieurs vers la côte (Ghana, Dahomey) que vers l'intérieur et le nord (Bamako, Dakar). Au retour du Sénégal, la douane a saisi des peaux qu'avait achetées Sidi Mokhammed et lui a infligé une amende de 20 000 F CFA (au cours du 5^e voyage). A chacun de ses retours, il rapporte des produits achetés : vêtements pour lui-même (turban à l'indigo en particulier) et pour ses parents, thé, sucre, tabac, mil et, à cinq occasions, un animal acheté peu avant de regagner le campement (une vache deux fois, une génisse, un chameau).

En 1968, Sidi Mokhammed se trouvait à Niamey, accompagné de trois camarades ikadammatan avec lesquels il avait entrepris le premier voyage sans son père. Ce dernier était déjà parti pour Parakou et Accra. Sidi Mokhammed et ses compagnons n'avaient pas encore arrêté leur destination, mais le fait même d'être venus à Niamey excluait Nigeria et Ghana et leur faisait hésiter entre Dakar, Abidjan et Sierra Leone (appelé par eux «Saghion»).

Dans les campements ikadammatan on nous a montré des lettres expédiées de villes lointaines : Ibadan et Lagos, mais aussi Douala, Libreville ou Kinshasa. Dans toute cette Afrique côtière, les Ikadammatan établissent des réseaux de relations qui ne sont jamais figés, mais qui s'adaptent et se modifient au gré des circonstances.

Techniques commerciales et médications proposées

Comme tous les migrants, les Ikadammatan partent par petits groupes de trois à cinq compagnons, formant des équipes solidaires qui permettent à chaque étape de multiplier les contacts et les sources d'information, pour choisir les personnes ou les groupes à visiter et pour orienter la suite de leur expédition. Au cours de chaque voyage, ils transitent dans une série de localités, et l'argent qu'ils gagnent dans chacune d'elles leur permet d'accumuler

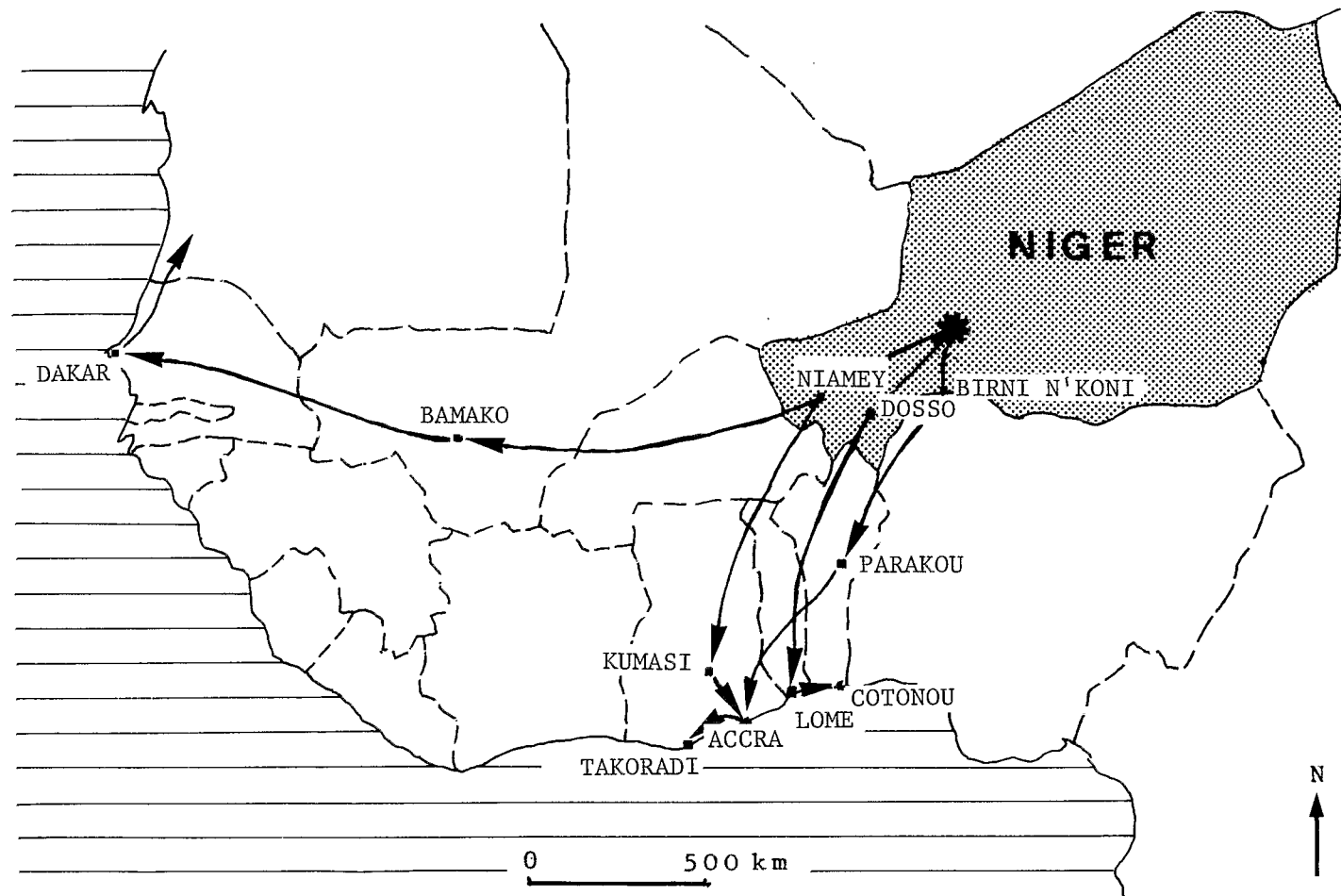


Fig. 3 Les voyages de Sidi Mokhamed entre 1957 et 1967

un petit pécule ou, le plus souvent, leur donne le moyen de poursuivre la route. Dans chaque ville visitée, ils demandent l'hospitalité d'un notable musulman, qui les loge et parfois les nourrit : durant leur séjour, les membres du groupe se séparent chaque matin et parcourent la ville séparément pour se retrouver le soir chez leur hôte. Bien souvent les Ikadammatan retournent dans une localité reconnue l'année précédente et il leur faut alors s'informer si les talismans ont produit l'effet souhaité : la femme stérile est-elle enceinte ? L'homme malade a-t-il été guéri ? Les difficultés financières de ce commerçant sont-elles écartées ? Une visite sera d'autant mieux venue, que le marabout apparaîtra comme un guérisseur habile devant un client satisfait et prêt à vanter son efficacité et son pouvoir. Un échec ou un vœu insatisfait peuvent inciter à modifier un itinéraire ou à écourter un séjour.

Lorsqu'un homme demande les services d'un guérisseur-colporteur, il lui donne avant toute intervention une somme appelée *imi-n-adad* (la bouche du doigt), de 1 500 à 3 000 F CFA selon les cas ; ensuite, ils se mettent d'accord sur un prix pouvant aller de 10 à 20 000 F CFA, qui ne sera versé qu'en cas de succès du traitement entrepris.

Le talisman, entouré d'une enveloppe de cuir, porte le nom générique de *shirof*, mais certains d'entre eux, qui ont des pouvoirs particuliers, possèdent un nom spécial. Ainsi :

- *jerfal* : confectionné avec de la peau de lion ; celui qui le porte fait peur à tous ceux qui s'opposent à lui ;
- *umumusa* : vous préserve des serpents : si on marche sur un serpent, il ne vous mord pas ; vous protège également contre les coups d'épée et les balles de fusil qui ne peuvent vous atteindre ;
- *alamdaruna* : vous protège si un taureau ou une vache méchante vous attaque : ils tombent avant d'arriver jusqu'à vous.

Beaucoup de « remèdes » sont donnés par voie orale et se distinguent des talismans, portés en sautoir et cités ci-dessus. On mélange à des feuilles ou à des racines séchées et pilées, l'encre de versets coraniques inscrits sur les planchettes en bois après lavage à l'eau : la décoction où se mêlent l'écriture diluée et des matières végétales est donnée au malade. Le sens de la sourate, la qualité de l'arbre sont choisis en fonction du mal à traiter. Parmi les espèces végétales utilisées, on nous a cité :

- *tadant* (*Boscia senegalensis*), dont on pile les racines ;
- *asubara* (*Guiera senegalensis*), dont on pile les feuilles ;
- *tezaq* (*Salvadora persica*), dont on pile les feuilles ;
- *tahayst* (*Cadaba glandulosa*), dont on pile les feuilles ;
- *akawat* (*Tapinanthus globiferus*), le gui, parasite de beaucoup d'acacias, principalement l'*afagag* (*Acacia tortilis*, var. *raddiana*) ; on pile les feuilles du gui.

Les prix des talismans, de ces remèdes, ne sont pas fixes et varient en fonction des relations personnelles, de la situation présente des clients, car on ajuste le montant aux capacités de chacun et on fait des prix aux plus démunis.

Cette émigration annuelle, ce mouvement, apporte un flux régulier d'argent et de marchandises achetées au moment difficile de la période chaude :

mais les campements doivent pendant de longs mois faire face à l'absence des hommes jeunes dans la force de l'âge et organiser en conséquence les travaux et les jours.

La vie dans les campements

Les campements ikadammatan nomadisent en saison sèche au pied des derniers contreforts de l'Ader qui culminent à plus de 600 m au nord de Kao. Le long de la falaise déchiquetée qui surplombe de 50 m les dunes ondulant à l'infini vers le nord, des mares, des puits et des puisards creusés par les nomades accueillent les campements. Au centre les mares de Durum et Segat, à l'ouest le puits cimenté d'Amandeur, à l'est le puits et les puisards de Tagalalt constituent autant de points d'eau utilisés par les Ikadammatan, par d'autres groupes touaregs et des Peuls de septembre à juin.

Le campement que nous avons visité en janvier 1964 se trouvait près du puits de Tagalalt et comprenait 18 tentes en peaux abritant 58 personnes (12 hommes, 23 femmes et 22 enfants) : sur cet ensemble, on comptait deux tentes d'*iklan* (serviteurs) groupant trois hommes, deux femmes et cinq enfants, tous d'âge à accomplir de petits travaux domestiques et pastoraux.

Le faible nombre d'hommes, moitié de celui des femmes, s'expliquait donc par l'absence des voyageurs, vendeurs de charmes magiques. Six hommes étaient partis pour Dakar, en deux groupes séparés, et leurs épouses se trouvaient seules au campement avec les enfants ; un septième était allé chercher des animaux égarés. Les *iklan* présents n'étaient pas salariés, mais appartenaient aux familles ikadammatan par héritage de femmes serves : les maris *iklan* possédaient des maîtres dans d'autres campements, mais ils résidaient avec leurs épouses. Cette main-d'œuvre servile traditionnelle suffisait au mois de janvier aux tâches pastorales, car les mares pleines dispensaient de l'exhaure aux puits. Plusieurs familles se préparaient cependant en saison chaude à recruter des *iklan* salariés, pour abreuver les troupeaux après l'assèchement des mares. Pour environ deux ou trois mois de travail, « ces manœuvres » (*aneghfir*) recevaient de 1 500 à 2 000 F CFA et étaient nourris. Dans d'autres campements, des *iklan* salariés étaient recrutés pour toute la durée des absences, c'est-à-dire de novembre à mai-juin : dans ce cas, on pouvait donner 5 000 F CFA au berger des chamelles ; une femme (*taklit*) qui se chargeait des tâches domestiques (recherche de l'eau, du bois, pilage, cuisine) recevait également une rétribution. Selon le contrat, ces salaires pouvaient être fixés en argent liquide ou en bétail. Ainsi, les départs de nombreux hommes jeunes étaient compensés selon les besoins par l'arrivée de familles salariées (*iklan* des Kel Nan, aujourd'hui libérés) avec lesquelles on avait l'habitude de vivre ensemble.

Les campements ikadammatan participent à la mouvance estivale des Touaregs, que l'on appelle « cure salée », et accompagnent leurs troupeaux jusqu'à Tegidda n Tesemt ; en trois ou quatre étapes, par la station de pompage de Tchîn Salatin, ils gagnent la mare de Wezey (à 90 km), plus rarement celle de Gharo, plus à l'ouest. Certaines familles ne vont pas plus loin, ra-

massent de la terre salée (*ebandar*) que l'on y trouve et envoient seulement avec des bergers les troupeaux de chamelles jusqu'au puits de Teggidda n Tesemt ou aux sources de Gélélé (à 150 km au nord-ouest de Wezey et à 240 km du point de départ). D'autres familles accompagnent au complet, avec tous les hommes et tous les animaux, jusqu'à la destination finale pour chercher les terres salées locales réputées (*taferkast, taraja, ganda*) qui seront données pendant les mois d'hiver aux troupeaux. Les Ikadammatan suivent donc le rythme pastoral de tous les Touaregs sahéliens de l'Azawagh, en effectuant cette mouvance collective vers le nord, lorsque plusieurs pluies successives ont rempli les mares et fait lever l'herbe. Fin septembre, chacun regagne les points d'eau habituels qui jalonnent la falaise disloquée, entre Durum et Amandeur, pour ne plus effectuer que de très courts déplacements.

Eleveurs classiques, les Ikadammatan, en plus de leur spécialité de commis-voyageurs en charmes magiques, possèdent quelques caractères originaux qui les distinguent des autres Touaregs. Ce sont d'abord des religieux (*inesleman*) noirs, alors que la plupart des grandes tribus religieuses possèdent un teint clair. Certains de leurs marabouts n'effectuent pas de voyages lointains et sont des savants réputés ; on vient les consulter et suivre leur enseignement dans leurs campements ; ils reçoivent souvent des élèves de tous âges, qui viennent pendant plusieurs semaines s'instruire auprès d'eux. Nicolas (1950 : 247), dans sa liste des marabouts-enseignants de la subdivision nomade de Tahoua (aujourd'hui arrondissement de Tchén Tabaraden), cite cinq marabouts « ikadamman » sur un total de trente-neuf. C'est un pourcentage (12,8 %) beaucoup plus important que le nombre relatif des Ikadammatan par rapport aux effectifs cumulés des innombrables autres tribus religieuses dont ils ne constituent qu'une part infinitésimale. C'est la preuve du rôle des marabouts ikadammatan dans la circonscription.

On voit donc que le fait religieux ne constitue pas seulement une pratique au sein de la famille ou de la tribu, mais représente une connaissance spécialisée que l'on communique aux autres à deux niveaux différents. D'une part, à l'intérieur du campement, des marabouts respectés, au savoir reconnu, dispensent un enseignement que des étrangers viennent suivre ; d'autre part, des hommes plus jeunes exportent au loin des « médications » qui allient des pratiques religieuses et magiques, qui mêlent l'encre diluée de versets du Coran et des feuilles séchées et pilées. Pour ces populations, pour ces civilisations étrangères, les Ikadammatan apparaissent comme les héritiers d'un savoir issu du fond des âges, venus d'un pays éloigné, mal connu, aux marges du désert, restés à l'écart du grouillement des villes polluées : ils sont les Tsiganes de l'Afrique, que l'on craint tout en espérant d'eux à la fois des remèdes à des maux précis, et une garantie générale contre la malchance.

Le nom des Ikadammatan est attaché aussi aux nattes-paravents les plus belles du Niger et probablement de toutes celles fabriquées dans le monde touareg. On sait que cet élément mobile (*shitek*, chez les Kel Dinnik, *asabar*, ailleurs) de la tente permet selon l'heure du jour et les circonstances d'isoler une partie de l'espace habité, d'entourer un lit, de séparer en deux la superficie couverte par le velum, de protéger du vent de sable en cas de tornade.

Les femmes assemblent les fines tiges d'*afazo* (*Panicum turgidum*), parfaitement calibrées avec des lanières de cuir ; elles décorent ces longs paravents (pouvant atteindre 5 à 6 m) d'entrelacs de fils de cuir et de brins de laine colorée en rouge et vert, et ourlent de cuir leur bord extérieur ; la plus prestigieuse d'entre elles (appelée *miskin*) atteint des prix très élevés. C'est un mobilier souple, léger, qui s'enroule facilement pour le transport, que possède chaque ménage, parfois chaque adulte ; quand un homme divorce et que son épouse le quitte en emportant la tente, il reste avec son lit, à la belle étoile, mais entouré et isolé de l'extérieur par la natte-paravent qu'il a gardée ou qu'on lui a prêtée.

Éleveurs touaregs sahéliens semblables aux autres, les Ikadammatan se distinguent cependant par cette forme de colportage « religieux », par la science de certains de leurs marabouts et par la dextérité de leurs femmes dans un artisanat spécialisé.

Tentatives d'identification, hypothèses sur l'origine et histoire récente

Avant d'aller plus loin, il faut signaler que les Ikadammatan possèdent comme marque de propriété (*ejuel*) de leurs troupeaux trois traits horizontaux sur la cuisse postérieure droite, d'où le nom de *Karadet* (« trois ») donné à cette marque ; celle-ci ne donne pas d'indice sur l'origine des Ikadammatan, mais elle est le signe visible de leur identité vis-à-vis des autres.

Les caractères particuliers qui ont été décrits incitent à s'interroger sur l'histoire des Ikadammatan : d'où viennent-ils ? Par quelle voie sont-ils arrivés dans l'Azawagh et sur la rive Gurma pour prendre la place qu'ils occupent aujourd'hui ?

Dans son classement des tribus de l'Azawagh, Ghoubeïd (1975 : 15) décrit les Ikadammatan comme possédant un « teint brun cendré » et les définit comme des « clients lettrés ». Cette classification, où apparaissent comme critères de distinction l'apparence physique (couleur) et la catégorie hiérarchique, est fournie par les traditionalistes du groupe religieux Kel Eghlal, auquel appartient l'auteur de l'ouvrage. Pour les tribus les plus nombreuses (dont les Kel Eghlal et les « nobles »), le critère de couleur de peau est absent, ce qui sous-entend qu'elles possèdent, à l'évidence, un teint clair. Pour les autres, on distingue trois degrés dans le « foncé » : le « brun cendré » pour les Ikadammatan, les *inadan* (artisans en général) et les *ikanawan* (potiers) ; le « brun » pour les Kel Essuk, peu nombreux ici, et le « noir » pour les *ighawelan* (tribus anciennement servies). On peut remarquer que la couleur attribuée correspond autant à un classement social implicite qu'à une observation rigoureuse de la gamme des coloris. Or, on le voit, ce « brun cendré » rattache les Ikadammatan à des groupes à spécialité professionnelle affirmée, et les rapproche plus des artisans que des religieux. Enfin, l'expression de « clients lettrés » d'une part affirme leur connaissance de l'arabe (qui est, par ailleurs déniée aux « guerriers ») et d'autre part les place en position dépendante : le terme de *talaqqa* (ici le pluriel : *shileqqawen*) signifie « pauvre » et, par exten-

sion, les personnes à charge d'un chef de famille (Foucauld 1951-52, III, 1104-1105). Autrement dit, pour les Kel Eghlal, les Ikadammatan représentent une tribu en position inférieure à la leur, au niveau de celle des « artisans », incluant peut-être comme pour ces derniers une même connotation de crainte suscitée chez eux par leur pouvoir magico-religieux.

Plusieurs administrateurs se sont risqués à donner une étymologie au nom d'Ikadammatan. Pour Larue (1951), il viendrait d'un terme arabe : *kadam*⁵, « celui qui mange la viande avec les dents de devant », surnom donné à leur ancêtre Alassan. Pour Thiellement (1947 : 90), « leur nom vient de *akadam-id*, 'donne-moi une chique de tabac', leitmotiv des miséreux de la brousse. » Cette expression semble incorrecte et inexacte, ces deux étymologies peu sérieuses et nous ne les citons que pour mémoire.

Quant à l'origine des Ikadammatan, elle se réfère parfois (Larue 1951) à Médine, comme pour bien des religieux désireux d'une ascendance valorisante. Le même rapport mentionne un passage dans une ville nommée Birni-n-Ezrar, située dans la région de Tahoua (?). Nous n'avons pas obtenu de renseignements chez les Ikadammatan et le grand érudit Khamed Ibrahim (des Kel Eghlal, chef d'Abalak), que nous avons interrogé à ce sujet, ne nous a guère éclairé : « Ils viendraient de Kadem, village du Soudan, ou bien ils auraient une origine liée aux Ozghan. » Or, on sait que tel est le nom que les Touaregs donnent aux Kanuri de l'Est nigérien⁶. Le « Birni-n-Ezrar » inconnu dans la région de Tahoua, et cité dans le rapport Larue, ne serait-il pas une déformation de Birni-n-Ozghan et signifierait alors « la ville, l'enceinte fortifiée des Kanuri » ?⁷.

Si les Ikadammatan portent des armes, ils font rarement la guerre, car ce sont des religieux paisibles. Au cours de la révolte de 1917, ils ne participèrent pas au mouvement des *imajeghan* et restèrent à l'écart : malgré cette réserve, ils n'échappèrent pas à la folie meurtrière des colonnes des capitaines Sadoux et Berger. « Le capitaine Sadoux fit une tournée de police avec ses soldats et arriva à Bagaré⁸ et il trouva des campements ikadamman et d'esclaves qui avaient refusé de se révolter, les réunit, les tua jusqu'au dernier... » (Ghoubéïd 1975 : 156). « Un autre capitaine, qui s'appelait Berger, lui aussi a rempli son compte céleste de cadavres ... (il) trouva la tribu des Ikadamman près de Garofa⁹, tua les hommes, tua les femmes ; mais laissa les enfants qui s'enfuirent précipitamment et que la soif tua jusqu'au dernier » (ibid. : 158). Ainsi, les Ikadammatan payèrent un lourd tribut à une révolte à laquelle ils ne participèrent pas, en ayant seulement la malchance, à cette époque de mouvance et de fuite, de se trouver sur le chemin des deux colonnes qui menaient la répression.

5. En touareg, on connaît *kedemmet* : pincer (Ghoubéïd 1980 : 89), et par extension : mordre (Foucauld, 1951-52 : II, 746-747).

6. Ozgha/Ozghan et Azgha/Azghatan : tribu Kanuri (entre Zinder et lac Tchad) (Ghoubéïd 1980 : 211) et Izran, tribu de langue tebou habitant le Damergou (Foucauld, 1940 : 272).

7. Il nous faut signaler que Ghoubéïd, dans une conversation privée nous a dit que pour lui les Ikadammatan venaient de Gao : mais cela n'était peut-être qu'une étape supplémentaire qui n'infirme pas une arrivée par l'est et ne résoud pas le problème des origines.

8. Bagari, mare (souvent écrit Bagaré sur les cartes. 60 km au nord-est de Tahoua).

9. Garofa, à l'ouest de Jibâlâ (sud-ouest de Bouza dans l'Ader).

Si on reste incertain sur l'origine des Ikadammatan, la description qui en a été faite témoigne de la profonde originalité de ce groupe : « hommes libres » à la peau foncée, Touaregs berbérophones connaissant les caractères tfinagh et enseignant l'arabe, colporteurs de charmes magico-religieux et savants réputés des textes sacrés, éleveurs nomades aux femmes spécialistes d'un mobilier en sparterie « haut de gamme ».

Ces éleveurs possèdent des ressources variées liées à l'élevage, à l'artisanat, au commerce : ils ont su, par l'usage judicieux de salariés saisonniers, pallier l'absence de leurs hommes. Ce sont, en définitive, des Touaregs assez éloignés du type généralement décrit et ils apportent encore une fois la preuve qu'il n'existe pas de modèle touareg unique. Ils apparaissent comme des éleveurs pratiquant un nomadisme pastoral régulier, lié au rythme des saisons, sur des voies ne variant que peu d'une année à l'autre, et en même temps comme des aventuriers du colportage, sur des itinéraires rarement fixés à l'avance et susceptibles d'être modifiés au gré des circonstances, pour visiter des pays nombreux et variés, toujours éloignés de leur campement.

Exploitation de la zone aride par le nomadisme pastoral et exploitation commerciale de pays toujours à conquérir se conjuguent grâce au dynamisme et au goût du voyage et du risque de ces Ikadammatan.

ORSTOM Paris.

Résumé

Éleveurs traditionnels du Sahel nigérien, les Ikadammatan pratiquent le colportage de charmes magico-religieux à travers toute l'Afrique de l'Ouest, au cours de voyages saisonniers. Pendant leur absence, les tâches pastorales sont confiées à des bergers salariés. Les femmes sont spécialisées dans la fabrication des nattes-paravents les plus réputées. L'origine des Ikadammatan est mal connue, et leur statut social ambigu. En diversifiant leurs activités économiques, ils se rendent moins dépendants que d'autres groupes touaregs des aléas climatiques.

Abstract

Ikadammatan Tuaregs, stock-breeders of the Niger Sahel, peddle talismans, during seasonal journeys across West Africa. Meanwhile wage-earners are in charge of herding and breeding. Ikadammatan women are well-known mat screen makers in the area. The origin of the Ikadammatan is uncertain ; and their status, ambiguous. They become less dependent on climatic conditions by diversifying their economic activities.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNUS, E.
1981 *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur.* («Mémoire ORSTOM n° 94») Paris.
- FOUCAULD, Ch. de
1940 *Dictionnaire abrégé des noms propres (dialecte de l'Ahaggar).* Paris : Larose.
- FOUCAULD, Ch. de
1951-52 *Dictionnaire touareg-français.* Paris : Imprimerie nationale.
- GHOUBEID ALOJALY
1975 *Histoire des Kel Denneg.* Copenhague : Akademisk Forlag.
- GHOUBEID ALOJALY
1980 *Lexique touareg-français.* Copenhague : Akademisk Forlag.
- LARUE
1951 *Recensement du groupement Logomaten-Tingueregedech. Notice des fractions.* Rapport consulté au Poste de Bankilaré.
- NICOLAS, F.
1950 *Tamesna.* Paris : Imprimerie nationale.
- THIELLEMENT, A.
1949 *Azawar.* Saint Vaast la Hougue : Camille Belliard («l'Amitié par le livre»).
- VILEMIN, M.
1944 *Rapport de Tournée. Avril-mai 1944.* Archives Niamey.